

Figure de l'enfant et enjeux spatiaux au regard de *Cheval-roi* de Gaston-Paul Effa

Mathieu ALTINÉ
Université de Maroua – Cameroun
mathieualtine@yahoo.fr

Résumé :

L'exil enfantin est un thème majeur en littérature. Il est présent dans les mythes, les légendes, les fables, les contes, les nouvelles, les épopées, la poésie, le roman, le théâtre... Gaston Paul Effa est l'un des écrivains camerounais qui en fait une thématique privilégiée. La mobilité caractérise la plupart de ses personnages. Ceux-ci éprouvent sans cesse, comme un impérieux besoin existentiel, le désir et/ou l'obligation de se déplacer à la conquête des contrées et réalités nouvelles et lointaines. Certains d'entre eux sont souvent en danger ; d'où leur sempiternelle pérégrination. Dans ces conditions, pour l'enfant, l'espace est investi d'une valeur exceptionnelle. Il revêt des enjeux multiples et représente un objet de valeur qui engage des défis, des tensions et des conflits variés. En effet, la mobilité des personnages enfantins donne un rebondissement à l'intrigue, car tout changement d'espace constitue une rampe de lancement à l'intrigue. Cette étude entend examiner, dans une perspective sémiotique, le parcours trans-spatial de Louis dans *Cheval-roi* de Gaston-Paul Effa.

Mots-clés : Enfant, Territoire, Exil, Roman, Conquête.

Introduction

La règle générale qui semble déterminer la production romanesque de l'écrivain camerounais Gaston-Paul Effa se précise par le questionnement de la condition humaine, notamment à travers une présentation des mésaventures du personnage enfantin. Chez lui, l'intrigue institue l'enfant dans un contexte sentencieux et crisogène où la marginalisation, la quête de la stabilité et la reconstitution identitaire constituent l'épine dorsale. Mauvais traitements, rejet, mépris, persécutions, railleries sont autant de

Date de réception : 15/10/2021

Date de publication : 01/12/2021

difficultés auxquelles ce personnage est généralement confronté dans ses récits. L'exil comme déplacement physique semble en effet être le lot du personnage enfantin dans les textes de cet écrivain. Comme le souligne si bien Denise Paulme, « les histoires d'enfants exposés sont nombreuses dans la mythologie classique. Dans les légendes de tous les peuples on trouve le thème de l'enfant persécuté [...] Le nouveau-né est mis dans un coffre qu'on ferme et jette à la mer, ou porté sur une montagne. » (Paulme, 1996 : 26). Du fait de son impotence, l'enfant est astreint à parcourir des contrées lointaines. Contre son gré, il est condamné à toujours partir. Dans *Cheval-roi*, le héros est englué dans une spirale de difficultés qui parsèment son parcours narratif. Dès sa naissance, il est abandonné par ses parents biologiques ; un halo de malheurs va ainsi entourer son existence. Pour des raisons insoutenables, la mère éprouve un dégoût pour cet enfant qui doit désormais abandonner, par la force du destin, sa famille et plus tard l'Europe, ce continent qui l'a vu naître. Il devient alors inapte à appartenir à sa propre famille et à son continent. Louis se trouve de ce fait dans une situation inconfortable, si bien que tout ce qu'il entreprend pour retrouver la quiétude constitue un prétexte, une rampe de lancement pour un nouveau départ. Gaston-Paul Effa psychanalyse ici la problématique de la parenté responsable et l'austérité des Hommes dans la société. Louis subit le malheur d'être né dans une famille constituée de parents très insensibles et dans une société qui semble ne pas compatir aux douleurs d'autrui. Il se pose alors la problématique du droit de l'enfant.

Pour circonscrire l'objet de cet article, quelques questions préliminaires sont indispensables : quelle est la portée sociale de l'espace d'origine pour l'enfant ? Quelles sont les modalités et les raisons de son ostracisme ? Quelle place occupe-t-il dans le corpus ? Quelles considérations l'enfant a-t-il de l'Ailleurs ? La présente contribution interroge le fonctionnement d'un contexte social massacrant et répulsif contre lequel l'auteur s'insurge à travers les actes et les actions d'un héros tiraillé entre l'Ici et l'Ailleurs. Il est question de montrer à la lumière de la sémiotique narrative, que celui-ci évolue dans un cadre où l'inconscient collectif est largement dominé par l'esprit du rejet, du mépris et où le salut se trouve hors du continent d'origine. La méthode sémiotique du Groupe d'Entrevernes permettra ainsi d'étudier les relations de l'enfant à l'espace et d'analyser les transformations qui interviennent dans son parcours narratif.

1. Les relations du personnage-enfant à l'espace : pour une autopsie de l'exil

L'enfant est un être caractérisé par la fragilité, l'immaturité, la faiblesse, la peur et surtout par la vulnérabilité. S'il est communément admis que l'enfance est une étape de la vie où l'on bénéficie de plus d'affection de la part des parents et/ou de l'entourage, ce n'est toujours pas le cas en tout temps et en tout lieu. Parfois, cet être qui appartient à la « couche vulnérable », subit les rigueurs de la vie. Cette situation sociale se trouve parfaitement illustrée dans le corpus. Puisqu'il n'a aucune possibilité de s'opposer à ce qui lui arrive, l'enfant est exposé aux abus de toutes sortes. Cette sous-section de l'étude s'emploie à examiner les mobiles pour lesquels l'enfant est appelé à fuir la cellule familiale, voire son continent.

1.1. La famille : un cadre d'exil pour le personnage enfantin

D'après Gérard Genette, « on doit [...] envisager la littérature dans ses rapports avec l'espace [...] Parce que la littérature, entre autres sujets, parle aussi de l'espace, décrit les lieux, des demeures, des paysages. » (Genette, 1969 : 43). Dans *Cheval-roi*, la cellule familiale recèle des propriétés enfériques et répulsives pour l'enfant. S'il est admis que l'espace familial est le lieu par excellence où l'enfant se trouve en sécurité et où il est censé exprimer sa joie de vivre, il est des situations où cette règle est brisée. Dans certaines circonstances, la famille devient une mère dévorante qui asphyxie, martyrise et expulse de ses entrailles l'enfant auquel elle a pourtant donné la vie. De ce fait, l'enfant perd ses repères et devient un être sans patrie, sans attachement à l'espace, et est toujours en quête d'un autre univers. La vie de celui-ci se réduit ainsi à l'errance, à une aventure sans cesse renouvelée.

Le sort de Louis dans *Cheval-roi* est quelque peu atypique en ce sens que celui-ci subit l'ostracisme dès sa naissance : « L'heure de l'allaitement n'avait jamais accordé la mère et l'enfant. Aucune caresse, aucun murmure ne le réconfortaient jamais. Derrière le comptoir du bar, il se découvrit dès la naissance inapte à appartenir à la famille des hommes, humilié d'être né couvert de merde » (*CR*¹ : 13). Pourtant, la mère est la première personne à qui il est naturellement attaché, le premier être qu'il apprend à identifier et à connaître, l'être auprès duquel il se sent protégé. À cause de cette frustration, Louis apprend très vite à avoir le dégoût de sa mère ;

commence ainsi le début du repli, du refoulement qui ouvrira à la longue la voie à d'interminables processions à travers la Normandie et à travers le monde. En effet, « confronté à l'hostilité des êtres qui y habitent, l'enfant est comme un martyr qui subit les souffrances auxquelles le soumet sa mère. L'espace a donc une influence psychologique, car il est le milieu de la haine réciproque entre la mère et le fils. » (Yaoudam, 2013 : 112).

Sans savoir ce qui lui arrive, l'enfant endure un exil symbolique. Il se sent en exil dans sa propre famille. Il ne bénéficie d'aucun traitement de faveur de la part de sa mère : « Le soir, elle oubliait souvent de lui donner son bain et l'enfermait dans sa chambre, sans se retourner sur ses pleurs. Voué à la douleur et au châtement, l'enfant restait éveillé jusqu'au milieu de la nuit, sans savoir où il se trouvait ni même qui il était. » (CR : 14). La construction négative présentée dans ce fragment de texte justifie, s'il en était encore besoin, le manque d'ancrage de l'enfant dans l'espace et autorise à s'interroger sur son être-au-monde. Louis est chez ses parents sans l'être véritablement ; il est en exil chez lui. Il est présent physiquement mais absent en esprit. Toujours absente, sa mère n'éprouve aucune envie de le porter quand elle se rend à son service. Elle a le dégoût de cet enfant. Louis souffrait de « ce mépris aux lèvres de sa mère qui n'avait guère la volonté de s'occuper de lui. » (CR : 202). Son unique consolation, si c'en est une, c'est les ronflements de son père, lorsqu'il rentre tard de ses débits de boisson. Louis est donc né dans une situation de manque. Il est en disjonction avec l'amour filial, celui qui lie naturellement les enfants à leurs parents. Cette situation d'absence et de manque induit une autre ; celle d'un impossible attachement à l'espace, au territoire. En effet, le conditionnement, l'adaptation et enfin l'adhésion de l'être à l'espace sont fonction des circonstances dans lesquelles il est accueilli. Louis est donc non seulement disjoint de ses parents, mais aussi implicitement de la Normandie où il est né, voire de l'Europe, milieu qu'il finira par quitter plus tard.

On parlera, selon le Groupe d'Entrevernes, d' « énoncé d'état disjoint » à partir du moment où le Sujet (**S** = Louis) est en disjonction (\cup) avec les Objets (**O** = amour filial et milieu de vie). Louis est donc un enfant dont le parcours narratif commence par un manque. Louis n'est pas en harmonie avec ses parents s'écrira alors : **S** \cup **O** où **S** renvoie à Louis et **O** à l'amour filial. Sur ces entrefaites et suivant les souhaits de sa mère, Louis va rejoindre Mathilde, sa grand-mère, juste après qu'il est sevré. Pour la

mère, il s'agit d'une stratégie de rejet, l'enfant étant considéré comme un obstacle à son épanouissement. Ce faisant, l'enfant est systématiquement ostracisé : « Lui parlait-on du petit, elle haussait une épaule indifférente. » (CR : 14). Ce qui intéresse la mère c'est les intérêts qu'elle réalise au Café Central. Quant au père, le passe-temps favori c'est la consommation immodérée de l'alcool. Pour ces parents enfin, les concupiscences bachiques et les autres plaisirs semblent prendre le dessus sur les valeurs intrinsèques de la personne humaine.

Cependant, auprès de sa grand-mère, Louis trouve un apaisement. Il passe ainsi d'un état de dysphorie à celui d'euphorie. Le passage d'un état à un autre est appelé « transformation ». Il s'agit d'un changement d'une forme d'état à une autre. Suivant les conventions d'écriture indiquées plus haut, ce changement d'état peut être matérialisé comme suit : $(\mathbf{S} \cup \mathbf{O}) \rightarrow (\mathbf{S} \cap \mathbf{O})$. La flèche (\rightarrow) indique le passage d'un état à un autre. Chaque jour, « après avoir récité la prière du soir et bu sa tisane, la grand-mère l'embrassait sur le front, penchant sur le lit sa figure aimante, calice de l'offertoire où les lèvres de Bélou puiseraient un plaisir délicieux et le pouvoir de s'endormir rasséréiné. » (CR : 15). Seulement, ces années de bonheur radieux en compagnie de la grand-mère ne feront pas long feu car les bombardements de juin 1944 en Normandie emportent cette dernière. Cet événement sombre ouvre la voie à une nouvelle vie, celle de l'errance et du malheur. C'est ainsi que sa tante Renée le trouve « en larmes, plus frêle et plus pâle que jamais, plus lointain aussi, tremblant, titubant, tombant dans ses bras au détour d'une rue, traînant derrière lui son épaule démise. » (CR : 28). Les mots tels « larmes », « frêle », « pâle », « tremblant », « titubant », « tombant » contenus dans cette séquence ressortissent au champ lexical de l'infortune ; toute chose qui traduit la mauvaise destinée de Louis. Dans le cas d'espèce, nous avons affaire à une « transformation provisoire », celle qui correspond à la « situation médiane » dans laquelle se trouve Louis, à un moment donné de son parcours dans le récit.

Après un bref séjour chez sa tante, Louis se retrouve à nouveau dans la rue, en train d'errer. En effet, il a fini par découvrir l'attrait particulier du monde de la rue, un monde où il est le seul maître de son destin et où la tutelle parentale n'existe pas. La rue place le vagabond dans une situation où il n'a rien à attendre de qui que ce soit. Aussi n'aspire-t-il plus à l'amour filial dont il n'a d'ailleurs jamais joui. La rue et les potentiels

clochards sont les substituts des parents que le fuyard n'a véritablement pas eus. Voilà pourquoi Louis « traînait dans les rues à la recherche d'un endroit favorable pour que personne ne pût l'y surprendre [...] Il entra quelque temps entre les arbres, sans pouvoir se décider à s'arrêter. » (CR : 37-38). En tout lieu et en tout temps, il se sent vulnérable. Il devient ainsi schizophrénique car il perd complètement le contact avec la réalité et sa personnalité se trouve perturbée.

L'attachement à l'espace paraît alors assez problématique pour Louis qui devient un vagabond abandonné, un simple fuyard, un enfant qui court pour échapper à la honte et à la malveillance des Hommes. Le pays natal, comme il convient de le constater, est, pour le petit Louis, un univers répulsif et liberticide. Ce dernier est en exil sur son propre sol. Il s'agit d'un exil interne où le sujet se trouve en ballottage dans son propre pays. La situation est d'autant plus intenable en ce que, du fait de son immaturité, l'exilé est réduit au silence, incapable d'exprimer ce qui lui arrive. En effet, l'auteur présente Louis en perpétuelle pérégrination, mais jamais il ne lui donne la parole pour critiquer ses détracteurs ou exprimer sa douleur. L'exil physique induit ainsi un exil mental qui se traduit par d'interminables réflexions du sujet exilé sur ce qui lui arrive.

1.2. L'école et le couvent : milieux d'ostracisme et d'ennui

L'école et le couvent sont des milieux de socialisation, d'instruction et d'initiation à la vie intellectuelle et spirituelle. De ce fait, ils sont supposés être des espaces où le respect de l'autre occupe une place charnière. Pourtant, pour le petit Louis, ces espaces jouent le même rôle que la cellule familiale. L'école notamment ne favorise pas son épanouissement. C'est un milieu liberticide, étouffant et massacrant. Chaque matin, ce petit enfant éprouve le malheur et la douleur d'aller à l'école. Régulièrement, il se fait rabrouer par l'institutrice, toujours placée à l'entrée de l'école, afin de surveiller l'arrivée des élèves.

À cause de son repli identitaire et de sa nonchalance, Louis est régulièrement traité avec rudesse, sans aménité. Sans pour autant réaliser qu'elle traumatise l'enfant, l'institutrice n'hésite pas à proférer des méchantes paroles à son endroit : « Dépêche-toi donc, fils de personne ! » (CR : 47). Le jeune écolier est alors considéré comme un bâtard. Bien évidemment, il est bâtard parce que ses parents ne se soucient jamais de lui ; ils sont toujours absents. De ce fait, il ne jouit d'aucun ancrage social ; il est

toujours appelé à partir, partir sans cesse, sans destination aucune. Le traitement de l'institutrice à son égard prête le flanc aux élèves pour qui les railleries deviennent un passe-temps favori : « Les enfants de l'école communale ne lui laissèrent plus de répit, et il eut longtemps à souffrir de leurs sarcasmes ; ils le poursuivaient, le houspillaient à la sortie des classes, l'appelant le Bâtard ! » (CR : 47). En de telles circonstances, Louis n'a pour seule alternative que de fuir ces détracteurs malintentionnés, souvent résolu à lui faire du mal. Il s'agit là des épreuves difficiles à supporter pour un enfant. À l'école, il recevait fréquemment des coups de bâton. Pour avoir enseigné en Afrique, son institutrice usait allégrement de son « martinet », un bâton qui avait servi à redresser beaucoup d'enfants récalcitrants.

Son nouveau nom « le bâtard » suscitait davantage en lui le sentiment qu'il avait de sa disgrâce, le sentiment d'être la risée de tout le monde. Comme à la maison, Louis est aussi étranger à l'école et donc étranger à son milieu de vie. La séquence ci-après traduit à suffisance la disgrâce dont il fait l'objet : « À l'école de Mortain, on le connaissait, il était un mauvais élève ; l'institutrice, Mlle Monseuil, ne lui témoignait aucun intérêt, de telle sorte qu'il s'était toujours senti étranger, rejeté par les autres ou honteux de lui-même. Il avait toujours eu la sensation qu'il n'était rien. » (CR : 48). Dans cette angoisse, Louis ne peut réussir ce qu'il fait ; il est réduit au silence. Il n'a personne avec qui s'entretenir.

Au couvent, la situation est presque identique. Le milieu ne sied pas au jeune pensionnaire. Le premier jour, il avait passé une nuit blanche. Lorsque le soir approche, il appréhende le moment où il doit monter se coucher, où il faudrait se mettre au lit dans un milieu qui lui est complètement inconnu. Il vit parmi des enfants qui lui sont presque tous étrangers : « Au premier dîner pris au réfectoire, son appréhension avait décuplé et, déjà mâchant cette nourriture qui ne lui était pas familière, il s'était imaginé qu'il n'arriverait pas à s'endormir. Aussi, malgré la prévenance du frère économe, il ne put s'endormir en effet. Il était obsédé par cette idée, elle se changeait en une véritable angoisse, et il était tendu vers elle. » (CR : 72-73). En effet, Louis a subi un traumatisme dès sa naissance. À l'enfant qu'il était, dès les premiers jours, privé de l'amour maternel et négligé par les siens, s'ajoutent les multiples scènes de malheurs et d'humiliations endurées ci-et-là. Pour Mathieu Altiné, « cet être qui appartient à ce qu'on appelle "couche vulnérable", subit l'exclusion et les tracasseries du

fait de son immaturité. Mauvais traitements, rejet, mépris, persécutions, railleries sont autant de difficultés auxquelles les personnages enfantins sont généralement confrontés » (Altiné, 2017 : 112). Régulièrement confronté à la dure réalité de la vie, Louis devient aphasique et aboulique. En vérité, il n'a besoin de rien et de personne. Finalement, aucun espace ne lui convient. La Normandie, sa région natale, devient pour lui une terre hostile, un territoire qui ne convient pas à ses aspirations. Partout où il se trouve, il s'ennuie, n'arrive pas à établir un lien, une relation identitaire et de convivialité. Il est pour ainsi dire déconnecté du monde dans lequel il vit ; ce qui autorise à dire que le manque d'encrage au territoire agit fortement sur la personnalité du sujet. Un être sans relation identitaire à l'espace n'en est pas un ; puisque l'être humain se définit toujours en rapport à un espace.

Le couvent ne change pas pour ainsi dire le sort de Louis. Pourtant, il est entouré de prêtres et de sœurs religieuses qui, grâce à la parole de Dieu, pouvaient l'aider à surmonter les vicissitudes de la vie. Malheureusement, ces derniers ne parviennent pas à combler les attentes et les aspirations inavouées de Louis. Il ne trouve pas en eux les substituts des parents qu'il n'a véritablement jamais eus. Il continue de s'ennuyer et de n'exprimer aucune envie, aucun intérêt pour la parole de Dieu et la vie spirituelle. La vie au couvent est donc assimilée à la banalité de la vie mondaine et ne permet pas au jeune pensionnaire d'être heureux.

Dans le contexte social, il existe des lieux qui expriment le bonheur, la prospérité, la félicité. Il s'agit des espaces euphoriques. L'espace euphorique est donc l'espace de la conjonction. Il est sanctionné par le signe positif. Dans le même temps, certains espaces, comme c'est le cas de la cellule familiale, de l'école et du couvent dans le corpus, traduisent plutôt l'ennui, l'enfermement, le malaise. Ces espaces traduisent une dysphorie. L'espace dysphorique est celui de la disjonction. Il est sanctionné par un signe négatif. Dans la perspective sémiotique, le passage d'un espace à un autre correspond à un changement d'état. Dans ce cas, la notion d'espace correspond à celle de performance.

Louis endure un véritable cauchemar. Sa vie est constituée d'un vide ontologique : une mère insensible et acariâtre, un père impassible et toujours absent, une grand-mère aimable mais emportée par un funeste destin, une absence totale de fraternité et de lien familial. L'enfant devient alors un éternel fugitif, condamné à errer à travers le monde, sans une fixation concrète.

2. Errance, territoires et quête de stabilité

Le mal-être ambiant au pays natal va conduire Louis à fuir son milieu d'origine et rechercher la stabilité ailleurs. En général, tout être humain aspire au bien-être ; lorsque le territoire dans lequel on vit ne comble pas les attentes, on est tenté de fuir pour se reconstituer ailleurs. En effet, dans l'imaginaire populaire, le bonheur se trouve ailleurs. Chacun développe ainsi des fantasmes vis-à-vis de l'étranger.

2.1. Partir, c'est vivre heureux : l'espérance et le désir de l'ailleurs

Dans *Cheval-roi*, l'« Ici » qui correspond à la Normandie et donc à l'Europe, représente essentiellement un mal-être permanent dont il faut se départir à tout prix. Voilà pourquoi le jeune Louis tente de trouver le bonheur ailleurs. Entre appel et répulsion, possible et impossible, vécu et fantasme, il choisit de partir. L'ailleurs est donc perçu comme un cadre de repos et de quiétude. En effet, Louis décide de « fuir, trouver un ailleurs, vivre une autre vie! » (CR : 84). Il jette alors son dévolu sur l'Afrique et plus précisément sur le Dahomey qui, selon lui, pourrait constituer un motif d'apaisement, de consolation, bref le moindre mal au regard des difficultés qu'il endure dans son pays natal. Pour lui, en Normandie, il ne vivait pas ; il était en enfer ; voilà pourquoi il cherche à reconstituer sa vie, à se reconstituer pour enfin goûter aux délices de ce monde. Il est par conséquent vrai que des aléas inhérents à certains espaces compromettent sérieusement la vie de l'homme et poussent à l'aventure.

Louis décide d'engager seul une aventure transcontinentale et d'aller se jeter dans un pays inconnu. Lorsqu'on n'éprouve plus la joie de vivre quelque part, on devient obnubilé et saisi par une seule idée : partir. Arrivé à Gogonou, « le chef des Fons avait accueilli le jeune [...], lui avait confié une parcelle de terrain sur laquelle était juchée une case sans toit. » (CR : 91). Dans les sociétés africaines, l'étranger a toujours droit au gîte et au couvert. Louis bénéficie au regard de cette tradition, d'un accueil favorable de la part du chef. Aussi son arrivée coïncide-t-elle avec l'apparition d'un « vautour gaucher » qui, à Gogonou, est interprété comme le signe d'un événement extraordinaire. Sur ces entrefaites, Louis bénéficie d'une attention particulière dans une société où l'occultisme tient une place de prédilection. Pour les sociétés africaines, certains signes ne sont pas anodins : « Que l'oiseau fût gaucher était de bon augure pour le nouvel arrivant... Tout pouvait renaître tout renaîtrait puisque sa venue était

Date de réception : 15/10/2021

Date de publication : 01/12/2021

bénédition. » (CR : 93). L'arrivée de Louis qui, par ailleurs coïncide avec une forte pluie est donc providentielle. Le ciel lui-même l'avait accueilli en dieu et toute la population se réjouissait de son arrivée : « Le lendemain de son arrivée à Gogonou, il n'était plus seul, une foule que mémoire d'homme n'avait connue l'entourait, s'offrant à lui : par sa venue la pluie n'avait-elle pas arrosé les champs? "Notre dieu protecteur est de retour au village!" s'écria le chef, en partageant unealebasse de vin de raphia. » (CR : 96).

L'espace mute ainsi pour Louis. Il est vénéré et adulé de tout un peuple. En quittant la Normandie, il fuit un monde de malheur pour se retrouver dans un cadre euphorique. À Gogonou, tous les villageois s'approchent pour toucher sa peau, en proférant des paroles de bénédiction. Louis pour sa part se sentait désormais appartenir au monde. Il n'était plus ce bâtard rejeté et rabroué ; il change ainsi de régime ontologique en devenant membre à part entière de la contrée qui l'accueille et l'accepte. Changer de milieu de vie devient donc salutaire pour Louis, car le déplacement lui permet de transcender la souffrance. Aussi Louis prenait-il l'habitude des villageois, travaillait avec eux dans les plantations et surtout les encourageait à croire en leur terre. Il a fait corps avec Gogonou où il a d'ailleurs entrepris d'assainir l'eau. Dans le cas d'espèce, l'exil a un pouvoir de correction, de transformation, d'aménagement et de transfiguration du statut social. Ces mots du narrateur l'attestent à suffisance :

Dans le même moment, son regard sur lui-même se transforma. Il avait toujours cru que ses yeux de crapaud étaient une épine qui vivait encore son handicap, mais les gens de Gogonou avaient trouvé là une singularité, une grâce, une marque d'élection. Le levain de son malheur, déchirement, impossible, honteuse, coupable joie, lui permit de se dépasser. L'exil fut pour lui le ferment de sa propre transfiguration, et c'est cela peut-être qu'il attendait de l'Afrique, cette fin vers laquelle il s'était dirigé en secret ou vers laquelle il suppliait qu'on le conduisît. (CR : 101)

Gaston-Paul Effa rend ainsi à l'Afrique les valeurs traditionnelles qui lui sont chères, celles essentiellement liées au respect de l'homme, quel qu'il soit. On comprend avec lui que la différence ne doit être un facteur de rejet mais plutôt une source d'enrichissement. C'est pour cela que le chef du village avait clamé haut et fort que les yeux de Louis le distinguaient comme élu des dieux. Pour cette identité, le chef allait toujours vers lui, l'enlaçait et l'appelait « mon fils ». Autrement dit, l'Autre enrichit grâce à

sa différence. C'est pour cela que l'aspect physique de Louis ne constitue en rien un élément de raillerie et de discrimination. Contrairement à la Normandie où il était traité de tous les maux, il est accueilli chaleureusement en Afrique. Le changement d'espace entraîne donc un changement de soi. On peut donc dire que l'espace agit sur le personnage, il le connote ; c'est ainsi que « pour Louis, cet exil à Gogonou lui avait donné un autre visage. » (CR : 103). La vie ici n'est plus comme en Normandie où il était considéré comme une peste. La confiance que les villageois placent en lui le transforme ; sa langue se délie et il devient même jouissif. Pourtant, en Normandie, il était aphasique et rien ne l'intéressait ; c'était le règne de l'ennui et du malheur où la chaleur humaine était quasi absente.

On assiste donc à une transformation dans la vie du jeune fugitif, c'est-à-dire un passage d'un état à un autre. Dans le cas d'espèce, il s'agit d'une transformation conjonctive. Elle est celle qui permet à un Sujet de passer d'un état de disjonction à un état de conjonction. Ceci revient à dire que la situation de départ encore appelée situation initiale a changé. Dans le corpus, Louis n'avait pas trouvé le bonheur en Normandie ; cependant, l'exil en Afrique le met en conjonction avec le bonheur tant recherché. C'est ainsi qu'il se résigne, renonce et devient incapable de songer à retourner en Normandie, auprès d'une famille à laquelle il ne se sent plus appartenir. Lorsque le chef des Fons lui propose d'épouser sa fille Bénonia, le bonheur est davantage grandissant : « Enraciné, il se croyait l'être désormais, sans soupçonner un instant la fragilité de cet espoir, sans deviner l'intime faiblesse de cette vision imaginaire. Émerveillé par la perspective de sa nouvelle vie, il se voyait déjà doublement uni, à Bénonia et à l'Afrique, sans pressentir que son avenir pût être obscurément menacé. » (CR : 127-128). En trouvant une femme en Afrique, Louis trouve la vie.

Seulement, ce bonheur sera ébranlé par un épisode de maladie qui viendra replonger Louis dans le tourment. Cette situation le pousse à avoir le dégoût de l'Afrique : « Il disait avec de brefs sourires qu'il avait déjà un pied dans la tombe, que l'Afrique l'avait tué [...] L'Afrique était devenue son miroir obscur : comme lui, cette terre était peu douée pour le bonheur, avec ceci de plus qu'elle s'appliquait à approfondir son malheur. » (CR : 114). Louis est devenu superstitieux et presque désespéré à l'égard de l'Afrique. Pour lui, la vie à Gogonou n'était qu'une espèce de flammes dans lesquelles il n'a pas su s'y prendre.

Toutefois, malgré les moments de maladie qui ont plongé Louis dans le désespoir, le séjour en Afrique était globalement apaisant, teinté d'espoir et de bonheur. Seulement, la pérégrination est loin d'être terminée pour cet enfant rejeté qui doit encore répondre à un appel du pays natal. Ce retour précipité brise l'espoir et efface le bonheur retrouvé en Afrique.

2.2. Le retour au bercail et la recherche des plaisirs euphoriques

« Rentrer d'urgence. Père hospitalisé. Ta mère. (CR : 140). Telle est la substance du télégramme adressé à Louis par sa mère. Comme le dit si bien Christiane Albert, « l'exil est toujours vécu en relation avec le pays d'origine. » (Albert, 2005 : 116). Du coup, Louis doit abandonner Gogonou pour se rendre d'urgence en Normandie au chevet de son père malade. Était-il obligé d'accepter cet appel pour aller assister un père qui l'a longtemps renié, au détriment du bonheur retrouvé en Afrique? Mais, il faut comprendre en l'appel des parents une sorte de pardon inavoué. Ainsi faut-il souligner que lorsque nos forces nous abandonnent et qu'on est au soir de notre vie, on devient doux et aimable. C'est ce que le père de Louis tente de faire, dans une éphémère marque de tendresse, lorsqu'il appelle enfin l'enfant qu'il a longtemps rejeté « mon fils ». Cette appellation, signe de tendresse et d'amour filial, Louis l'avait désirée et souhaitée depuis sa tendre enfance. Il trouve un père complètement affaibli et que les forces abandonnaient progressivement.

Au moment où il s'apprêtait à quitter son père, celui-ci poussa un soupir : "J'abandonne..." Il ne respirait plus. Son père... L'oubli... Non, il n'était plus rien, il ne restait plus rien de lui... Louis s'était vidé des images et des souvenirs qui l'emplissaient. Ils n'étaient plus que la trace en lui de ce que tous deux avaient vécu [...] Un mort n'est plus personne, il n'est plus rien, il n'a plus de consistance. » (CR : 146).

Cette mort ne change véritablement pas grand-chose dans la vie de Louis qui d'ailleurs n'était pas habitué à la chaleur familiale. Son retour en Normandie redevient le début d'une nouvelle vie. Il continue d'errer à travers les rues de Caen, sans objectif fixe. En vérité, Louis semble n'être intéressé par rien ; il n'a pas de projets, ne partage les idées avec personne. Même les personnes avec qui il avait plus d'intimité à l'instar de Mathilde la grand-mère, de la tante Renée, de Dédé le clochard, du chef des Fons, de ses compagnes Bénonia, Agathe et Hannah n'ont aucune idée de ses projets. Tous ces compagnons se lient à lui par une simple commisération,

Date de réception : 15/10/2021

Date de publication : 01/12/2021

du fait de sa bâtardise. Pour compenser le manque qu'il a accumulé tout au long de son enfance, Louis se lie aux personnages féminins, exprime un attachement passionnel aux animaux, notamment les chevaux, lit et écrit.

En effet, après son retour à Caen, Louis s'intéresse particulièrement aux femmes. Cette attitude explique le manque d'affection maternelle dont il a été privé dès sa naissance. En fait, les actes manqués surgissent toujours dans le parcours de l'homme. Sans explication véritable, il se lie aux femmes avec qui il n'exprime véritablement pas un projet de mariage. La compagnie qu'il fait tenir aux femmes traduit tout simplement un amour contemplatif ; le plaisir qu'il éprouve à être avec les femmes c'est tout simplement le fait d'être ensemble. C'est d'ailleurs la même attitude qu'il avait à l'endroit de Bénonia pendant son séjour en terre africaine. À Caen, il se lie tout d'abord d'amitié à Agathe, la châtelaine de Neubourg. Il trouve en elle le substitut de Bénonia avec qui l'aventure amoureuse n'avait pas atteint son épilogue. Pour ce bâtard, bénéficiaire des égards d'Agathe est une grâce : « La noblesse d'Agathe, sa hauteur le plus souvent l'enchantaient. Il prenait un si vif, un si clandestin plaisir à penser que lui, le bâtard, possédait une femme d'un autre monde que le sien. » (*CR* : 167). Ainsi, Louis passe du statut d'indigent rabroué par tous, y compris ses parents, à l'opulence à la faveur de l'amitié que lui accorde une fille qui appartient à la noblesse. Il devient donc fasciné et pense qu'il n'est plus le laissé-pour-compte qu'il était quelques années auparavant.

À l'image de ses autres relations, celle qu'il entreprend avec Agathe ne dure pas longtemps. Le bonheur retrouvé était donc de courte durée ; mais, il rencontre Hannah, une élève au lycée viticole de Beaune auprès de qui il trouve un nouvel amour. En sa compagnie, il vit les mêmes moments de bonheur qu'avec les autres femmes. Il était accepté et intégré dans la famille d'Hannah : « Les Schwob étaient presque toujours seuls, pour dîner en compagnie de Louis. Louis redécouvrait des plaisirs naïfs, s'émerveillant devant les plats que la mère d'Hannah préparait, devant la motte de beurre sur la table, la délicatesse du jambon ou la couleur ambrée du vin. » (*CR* : 186). Comme il a trouvé chez les parents d'Hannah une nouvelle famille, la précarité, l'ostracisme, la marginalisation, le rejet qui longtemps avaient été l'objet de son doute et de son incertitude le quittaient progressivement, et, « pour la première fois de sa vie, il éprouvait l'enracinement dans une terre, dans un lieu et dans un être, loin du feu et de l'affolement qui l'avaient saisi quand il s'était perdu dans le bombardement

de juin 1944 [...] Sauvé, accordé, comblé, Louis était sûr de n'avoir jamais connu, ni même peut-être soupçonné pareille adoration. » (CR : 194-195). Quoiqu'entrecoupé et de courte durée, le fait d'être accompagné lui permet de vivre heureux, d'oublier ses soucis, d'être équilibré, d'avoir la paix intérieur et de croire enfin en lui, en tant qu'un être humain qui mérite tout autant les égards.

Par ailleurs, Louis éprouve un amour très prononcé pour les chevaux. D'ailleurs, l'objet de sa séparation avec Agathe est le fait qu'elle maltraite ces animaux. Cette passion pour les chevaux, il l'a développée du vivant de sa grand-mère. Il est tout le temps dans l'écurie, communique avec les bêtes, les caresse, leur exprime son amour et sa sympathie : « à chaque heure de la nuit il retournait auprès de sa pouliche pour écouter ce corps qu'il aimait comme jamais peut-être il n'avait aimé aucun corps. » (CR : 191-192).

Bien plus, pour se divertir, Louis lit et écrit ; la lecture et l'écriture sont des moyens qui déconnectent le sujet des souillures et des turpitudes de la vie courante pour plonger dans la féerie, dans un monde merveilleux. La lecture est considérée de ce fait comme un lieu symbolique d'exil. À travers la lecture, le sujet oublie le monde dans lequel il vit ; il s'exile dans l'univers des livres où il trouve sa félicité : « Afin de mieux supporter sa bâtardise, il se mit à rédiger un long récit dans un petit cahier qu'il enfouissait ensuite sous ce tablier que tous les élèves portaient par-dessus l'uniforme du collège. Il s'inventait ainsi une nouvelle vie. (CR : 57). Ce faisant, il crée un nouveau monde qui lui permet d'assouvir enfin son goût de l'imaginaire et de la beauté.

Tout compte fait, Caen que Louis retrouve à nouveau est resté, malgré tout, un espace implacable qui n'assure pas un bonheur permanent. On dira à la suite de Gilbert Zouyane que « Gaston-Paul Effa donne à lire une description décadente de l'espace social qui constitue la toile de fond de ses romans ». (Zouyane, 2010 : 151).

Conclusion

Dans son parcours trans-spatial, Louis était régulièrement confronté aux difficultés telles l'abandon des parents, les railleries à l'école, l'ennui pendant le placement en pension, et plus tard l'exil à Gogonou ponctué par une maladie. Prematurément livré aux rigueurs de la vie, son existence n'avait pas été grand-chose. Il envisage l'ailleurs aussi bien comme un lieu

Date de réception : 15/10/2021

Date de publication : 01/12/2021

d'espérance et de désir (l'ailleurs est synonyme de bonheur), que comme un territoire de menace et de risque (l'ailleurs est risqué). Puisqu'il n'était ni d'ici, ni d'ailleurs, il est devenu un être perdu, dilué dans l'universel et déphasé. Sa patrie c'est le néant qui l'accueille indéfiniment. Louis était ainsi un agent du hors-espace. Il vivait dans un non-lieu qui avait effacé ses repères identitaires. Ce qui a rendu difficile et invivable son statut, c'est surtout ce manque d'appartenance à un espace précis. Il était aphasique et aboulique ; ce qui permet de comprendre qu'il n'a pas pu guérir de son enfance. L'insurmontable douleur d'être exclu lui faisait perdre complètement l'usage de la parole ; il vivait ainsi sans exprimer ses désirs. Il percevait l'espace comme une donnée non fragmentée en ce qu'entre l'espace d'appartenance et l'espace étranger, il n'existe pas un grand écart. On peut dire que le rejet des parents est une espèce de malédiction et qu'en définitive, le monde s'est refusé à lui.



Bibliographie

- Albert, Christiane, 2005, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala.
- Altiné, Mathieu, 2017, *L'exil dans le texte épique et le cinéma africains*, Thèse de Doctorat Ph.D, Université de Maroua (inédit).
- Effa, Gaston-Paul, 2001, *Cheval-roi*, Paris, Éditions du Rocher.
- Everaert-Desmedt, Nicole, 2007, *Sémiotique du récit*, Bruxelles, Éd. de Boeck Université.
- Genette, Gérard, 1969, - *Figures II*, Paris, Le Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- Groupe d'Entrevernes, 1979, *Analyse sémiotique des textes*, Paris, Presses universitaires de Lyon.
- Kazi-Tani, Nora-Alexandra, 2001, *Pour une lecture critique de l'errance de Georges Ngala*, Paris, L'Harmattan.
- Keubeung, Gérard, 2011, « Spectres de l'exil et de l'immigration : espaces et identités problématiques chez Le Clézio et Jean-Roger Essomba », in *Exils et migrations postcoloniales. De l'urgence du départ à la nécessité du retour*, Éditions Ifrikiya.
- Magnier, Julien, 2008, « D'Amadou Hampâté Mbâ à Léonora Miano : une identité déchirée. », in *Littératures et déchirures*.
- Paulme, Denise, 1966, « Une légende africaine du conquérant », in *L'Homme*, tome6, n°3, http://www.perse.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1966_num_6_3_366817, consulté le 10/09/2020.
- Yaoudam, Élisabeth, 2013, « Enfance, exils et imaginaires chez Gaston-Paul Effa », in *Revue Petite Enfance*.
- Zouyane, Gilbert, 2010, « Écriture et désintégration sociale : la cruauté de la représentation chez Gaston-Paul Effa », in *Kaliao*.

